CONSIDÉRATIONS

SUR L'HABITUDE,

Présentées et soutenues à l'École de Médecine de Montpellier, le premier Messidor, an VII de la République Française;

Par le Citoyen JOSEPH BOURGES *de Castelmoron sur Lot, chef lieu de Canton, Département de Lot et Garonne.*

Où que je veuille donner, il me faut forcer quelque barrière de la coustume, tant elle a soigneusement bridé toutes nos avenues.

Essais de Michel Montaigne.



A MONTPELLIER,

De l'Imprimerie de la veuve de JEAN MARTEL ainé, Imprimeur des Corps administratifs, rue St. Firmin, plan Duché, n.° 94.

An VII Républicain.

AU C.[EN] JEAN BOURGES.

MON PERE,

Mon enfance et mon éducation ne vous ont donné que soucis et que peines. Puisse l'hommage de ce foible essai, vous les faire oublier un moment et vous causer quelque plaisir. Il vous est offert par l'amitié, l'estime, le respect et la reconnoissance qui attachent un fils au plus tendre et au meilleur des pères.

J.[H] BOURGES.



CONSIDÉRATIONS SUR L'HABITUDE.

L'HOMME jouit à peine de son existence, que la nature presque toujours opprimée, est obligée de céder une partie de ses droits à l'habitude. Sa rivale, et souvent sa souveraine maîtresse, elle trouve pour se propager, un appui dans nos institutions sociales et dans notre éducation. Les mœurs des peuples sont principalement fondées sur les habitudes auxquelles les Législateurs les ont contraints. *Lycurgue* veut faire des Lacédémoniens un peuple vertueux, indomtable et vraiment républicain; il les habitue dès leur plus tendre enfance aux travaux de la guerre, aux intempéries des saisons, aux exercices du corps, à la frugalité, à l'horreur qu'inspirent les vices, et enfin à l'étude de toutes les vertus qui caractérisent un Spartiate. Les fausses idées sur l'éducation n'ont

pas peu contribué à donner de nouveaux liens à l'habitude, pour enchaîner la nature dans son berceau, et l'empêcher de développer toute l'énergie de ses facultés. La vie molle et sédentaire, les jouissances et le repos auquel certains parents ou instituteurs contraignent les enfans malgré leurs volontés et leurs cris dictés par la nature, ne servent qu'à détruire ou affoiblir les facultés sensitives et motrices. Nouveau Sybarite, le jeune homme ainsi élevé est surpris, si l'*Emile de Rousseau* s'expose à toutes les intempéries de l'air, s'il supporte les plus rudes travaux, s'il couche sur la dure et s'il se contente souvent du repas le plus frugal. Il lui demandera, avec étonnement, comment il peut en agir ainsi : ce dernier lui donnera une réponse analogue à celle qui est rapportée dans *Montaigne*. « Je ne sçay qui demandoit à un de nos gueux, qu'il voyoit en chemise en plein hyver, aussy scarbillat que tel qui se tient amitonné dans les martres jusques aux oreilles, comme il pouvoit avoir patience ; et vous, Monsieur, respondit-il, vous avez bien la face descouverte : or moy je suy tout face »

L'habitude étend son empire sur le moral comme sur le phisique. Elle détruit les remords de la conscience ; elle rend les chagrins moins cuisans ; elle émousse les plaisirs les plus parfaits. Voyez l'infortuné accablé depuis longt-temps sous le faix des malheurs ; il les supporte sans se plaindre et souvent même sans gémir. Celui, au contraire, à qui la fortune a sans cesse souri, se livre au plus affreux désespoir aussitôt qu'elle menace de l'abandonner. Tournons nos regards sur l'infame criminel : le premier pas vers le crime le fait pâlir d'horreur. Mais une fois que son cœur s'est

endurci ; c'en est fait : le ver rongeur de la conscience ne vient plus le déchirer. Il se baigne sans effroi dans le sang de ses semblables ; les cris de l'infortuné qui expire sous ses coups ne font que redoubler ses fureurs. Entrons dans l'asile du paisible citoyen, qui après un travail modéré, va se livrer aux plaisirs ; ils sont toujours nouveaux pour lui ; il nage chaque fois dans la volupté la plus pure. Mais cet insensé qui se laisse aller sans relâche à leur torrent, en est bientôt dégoûté. Il a beau distiller leur arome (qu'on m'excuse cette expression), ses sens n'en sont plus flattés. Par l'habitude la nécessité des plaisirs lui reste, quoique le goût en soit usé et quoiqu'il éprouve un certain mécontentement après en avoir joui.

L'habitude considérée du côté de son influence sur le moral, n'entrera point dans notre essai. Cette partie demande un tout autre pinceau et une tête plus mûre et plus habituée à réfléchir.

Certains philosophes ont prétendu que l'habitude étoit la nature elle-même. Ils se sont étayés de quelques passages d'*Aristote* et de ces vers d'*Ennius* :

» Usus longus mos est, ac meditatio crebra,
» Hunc tandem assero naturam mortalibus esse.

Ils citent des observations, telles que cette vieille femme d'Athènes qui se nourrissoit de ciguë, et l'histoire du Roi Mithridate qui devint insensible aux poisons par l'usage journalier qu'il en faisoit. Si *Aristote* avoit dit que l'habitnde étoit la nature, nous y lirions, comme observe *Sanctorius*,

ces expressions : *consuetudo est natura.* Au lieu qu'il emploie celles-ci : *consuetudo est tanquam natura, aut naturæ similis.* La licence permise aux poëtes, les autorise quelquefois à franchir les bornes de la vérité ; tel est le cas de celui que nous avons cité. On voit d'après les observations, que la nature s'est laissée tyranniser par l'habitude ; mais elles ne démontrent point qu'elle ait pris sa place. La nature a un vaste pouvoir ; son domaine s'étend sur toute notre machine ; c'est une mère tendre qui, jusqu'au dernier moment, tâche de nous défendre contre les attaques réitérées de mille ennemis et qui nous avertit par une infinité de signes des dangers que nous avons à courir. *natura agit tanquam ad summum potentiæ.* Elle exécute toutes les fonctions auxquelles elle est préposée, avec un mouvement libre, régulier et nécessaire fondé sur les lois séminales. L'habitude, au contraire, n'a rapport souvent qu'à un seul objet ; c'est un vrai despote qui, dans le moral comme dans le phisique, nous dérobe la vérité. *Rectè inferre possumus, quod nihil magis impediat veritatis cognitionem quam consuetudo.* On peut la considérer dit *J. L. Alibert*, comme une sorte d'éducation qui nous est donnée par le temps, les lieux, les objets qui nous environnent et qui varie comme les causes sans nombre dont nous éprouvons l'influence. Nouveau Promethée, elle imite les Dieux, mais ne sauroit les égaler. *Sanctorius*, pour démontrer que l'habitude n'est point nature, rapporte quelques expériences parmi lesquelles je choisis celle-ci : un homme pléthorique se fait saigner annuellement ; au bout de vingt ans sa constitution change, dès-lors il n'y a plus indication pour la saignée : cependant on saignera, parce que l'habi-

tude y autorise et non la nature. *Hippocrate* parle d'un peuple (1) appellé Macrocephales qui comprimoient tellement la tête de leurs enfans, qu'elle prenoit une forme oblongue. Cette habitude n'avoit presque plus besoin des secours de l'art: cependant, ajoute le père de la médecine, ils ne naissent plus aujourd'hui avec une tête si longue, parce qu'ils ont négligé cette coutume extravagante et que la nature qu'on mutiloit, a remis les choses dans son premier état. Je crois donc que l'habitude n'est point nature, puisqu'elle n'a de rapport avec la vraie, que parce qu'elle usurpe une partie de ses droits et que *nous lui voyons forcer à tous les coups les reigles de la nature*, comme s'exprime *Montaigne*. Elle sera, si l'on veut, une nature toute particulière entée sur la véritable (2).

On peut tacher de définir l'habitude, une aptitude ou une facilité de produire certains actes, introduite dans un corps animal vivant par la répétition multipliée de ces mêmes

---

(1) *De aëre, aquis et locis. Cornaro.* 35.

(2) La nature, nous dit-on, n'est qu'habitude. Que signifie cela? n'y a-t-il pas des habitudes qu'on ne contracte que par force et qui n'étouffent jamais la nature? Telle est, par exemple, l'habitude des plantes dont on gêne la direction verticale. La plante mise en liberté garde l'inclinaison qu'on l'a forcée à prendre: mais la sève n'a point changé pour cela sa direction primitive; et si la plante continue à végéter, son prolongement revient vertical. Il en est de même des inclinations des hommes. Tant qu'on reste dans le même état, on peut garder celles qui résultent de l'habitude et qui nous sont le moins naturelles; mais sitôt que la situation change, l'habitude cesse et le naturel revient. *Emile de Rousseau.*

actes. Plus cette aptitude est enracinée, plus elle est insurmontable et moins la réflexion et l'intention ont de part à la production de l'acte.

On doit faire la plus scrupuleuse attention à l'habitude, puisque c'est une des circonstances qui concourt le plus à constituer le temperament individuel, dont la connoissance est très importante pour le praticien. (3) Plus elle est enracinée et plus on doit y avoir égard. l'Apho. Suivant du père de la médecine démontre combien le pouvoir de l'habitude est étendu : *qui consueti sunt solitos labores ferre, etsi fuerint imbeciles et senes, non consuetis fortibus atque juvenibus faciliùs ferunt.* On ne peut donner encore de cette force de l'habitude une idée plus satisfaisante que *Montaigne*, lorsqu'il dit : ». Celuy me semble avoir très bien conceu la force de la coustume, qui le premier forgea ce conte, qu'une femme de village ayant appris de caresser et porter entre ses bras un veau dès l'heure de sa naissance, et continuant tousiours à ce faire, guaigna cela par l'acoustumance que tout grand bœuf qu'il estoit, elle le portoit encore. » Elle a une si forte influence qu'on doit même la respecter, lorsqu'elle est mauvaise et que l'individu qui l'a contracté est déjà vieux. C'est ce que *Galien* a fort bien observé: *in debilibus et senibus esse conservandam consuetudinem quamvis deterrimam. Gorter* a même ajouté: *tantum ægris*

---

(3) *Porrò consuetudinem, temperamentum ostendere, et novam facere naturam sive temperiem, notissimum est, quatenùs temperamentum viresque mutat, omnes concidunt. Argenterius.*

valet

valet consuetudo ut deterioribus debeamus indulgere. Elle sert à fixer, ou à affoiblir la valeur des signes : l'usage, par exemple, de dormir la bouche béante, les yeux ouverts et renversés etc., fera que ces phénomènes seront nuls pour le pronostic. *Consuetudines vim signis detrahunt: Hip.*

Je vais examiner quel est le pouvoir de l'habitude quand aux six choses dites improprement non naturelles : je jetterai ensuite un coup d'œil rapide sur son effet relativement aux remèdes, aux poisons et aux maladies, pour exposer enfin certains changemens qu'apporte l'habitude dans les organes des sens.

L'air est un des premiers besoins pour l'homme et même pour toute espèce d'être vivant. Sa pureté contribue à l'entretien de la santé ; cependant cet axiome, quoique généralement vrai, souffre quelques modifications relativement à l'habitude. On connoit l'histoire de cet homme rapportée dans *Sanctorius*, qui sortant d'un cachot après y avoir croupi pendant vingt ans, tomba malade : sa santé fut toujours chancelante, jusqu'à ce que ayant mérité d'être enfermé de nouveau, sa captivité lui rendit son premier état. Un pêcheur qui avoit déjà blanchi sur les bords de la mer, est appellé à la cour. Aux seules émanations d'une odeur très-forte, il tombe asphixié ; les médecins l'ont déjà condamné ; il va être porté au tombeau, lorsque *Christophorus à vega* se présente : après un examen réfléchi, il fait porter le corps de ce prétendu cadavre sur le rivage de la mer, il le couvre de limon et de mousse ; dans l'espace de quatre heures il revient à la vie. On trouve dans l'ancyclopédie un fait aussi saillant : une sœur de l'Hôtel-Dieu alloit chaque année voir

sa famille à St. Germain-en-Laye, elle y tomboit toujours malade, et elle ne guérissoit qu'en revenant respirer l'air de cet hôpital. D'après ces exemples l'air le plus pur n'est pas toujours le plus sain et c'est peut-être le cas de dire ici avec *Hip : mutationes temporum morbos pariunt. Paul. Zacchias* ordonne que celui qui est menacé de maladie dans un pays étranger, le quitte de suite et aille respirer l'air de sa patrie qui, quoique plus mal sain, lui sera néanmoins plus salutaire. L'air peut pécher par excès dans ses qualités sensibles, sans toute fois qu'il soit nuisible par l'effet de l'habitude. On voit des personnes s'exposer aux rigueurs de l'hiver, pieds nuds, tête nue, la poitrine decouverte sans éprouver aucune incommodité. *Adisson* dit que les habitants de la nouvelle Zemble marchent nuds, sans se plaindre du froid rigoureux de leur climat. On sait que les egyptiens alloient tête nue aux ardeurs brulantes du soleil. Le robuste africain respire dans l'atmosphère embrasée de la zone torride : le lapon solitaire traverse des siecles entiers au sein des neiges éternelles qui couvrent les monts de son affreuse patrie. Ce n'est donc pas sans raison que *Barthès* dit que l'habîtude peut fortifier singulièrement la faculté qu'ont les animaux de conserver dans les intempéries extrèmes de l'atmosphère, le degré constant de leur chaleur naturelle. Cette faculté se conserve même, lorsqu'on passe tout-à-coup par des états opposés de température. *Clerc* dans un mémoire sur les bains des Russes, rapporte que les mougiks ou esclaves s'exposent journellement à un bain chaud de vapeurs et qu'ils avalent en même temps de la neige ou de la glace. Quand ils ont sué à volonté, ils sortent du bain le corps

fumant et rouge comme une écrevisse cuite et vont se jetter dans la riviere qui est à la proximité du bain. Les seigneurs n'en usent pas de même ; après le bain, ils vont se reposer dans leurs lits et font usage d'une boisson cordiale. Les premiers sont gais, alertes et prêts à s'acquitter des plus rudes travaux. Les seconds, quoique jouissant d'une bonne santé, sont sujets à être atteints de maladies fluxionnaires.

Hippocrate recommande au médecin de s'occuper de la manière de vivre des habitants du pays où il va exercer son art divin, de voir s'ils sont de grands mangeurs et de grands buveurs, ou s'ils mangent beaucoup quoique buvant peu. (4). Il est donc de la plus grande importance d'observer qu'elle est l'influence de l'habitude sur les alimens et les boissons. Leur quantité peut souvent exçéder les bornes ordinaires et la force digestive prendre un nouveau surcroît d'énergie et d'activité. Ainsi *Zimmermann* rapporte qu'un officier Hessois, né à Francfort sur le Meyn, faisant ses études dans l'université d'Erlangen, dînoit toujours dans deux auberges à l'âge de 18 ans et payoit dans chacune pour deux : il mangeoit entre ses deux repas, un pain de six livres et six petits fromages. Il en est de même pour les boissons : rien de plus familier que de voir des gens passionnés pour le vin, boire une quantité extraordinaire de cette liqueur traîtresse. Il seroit dangereux de vouloir changer tout-à-coup ce genre de vie, même dans l'état de maladie. *Nihil enim in podagricis* (Gorter) *periculosius, quam dum dolo-*

---

(4) *De aëre, aquis et locis. Cornaro.* 1.

ribus langueant potum spirituosum in aquosum commutare: vidi quoque, ajoute-t-il, *in hydrope post abusum spirituosorum damnosum esse omninò a spiritu fermentato abstinere. Galien* nous a conservé l'histoire d'un péripatéticien accoutumé, depuis son enfance, à ne boire que de liqueurs chaudes. Ayant été pris de la fièvre et forcé par les médecins d'avaler une potion froide, les accidens les plus terribles se manifesterent et furent suivis d'une mort prompte et violente. Telle est encore l'histoire du célèbre *Bucquet* citée par le professeur *Chaptal*: il s'étoit tellement accoutumé à l'ether, qu'il en prenoit deux pintes par jour. Cette liqueur l'épuisant insensiblement, on voulut l'en priver, mais il tomba dans des convulsions affreuses qui ne disparurent qu'en lui redonnant cette boisson enchanteresse, qui le ramenant à la vie, lui donna bientôt la mort. La mauvaise qualité des alimens devient par l'influence de l'habitude, une nourriture très-salutaire et à laquelle il seroit dangereux d'en préférer une meilleure. C'est ce qu'on lit dans *Hip.* aph. 38 et 50 du liv. 2. et dans ce passage du livre de *victûs ratione in acutis : quod quidem facilè ferunt cibos, quibus assueti sunt, etiamsi naturâ non sint boni: similiter etiam potus: ægrè autem ferunt cibos quibus adsueti non sunt, etiamsi non sint mali: similiter etiam potus.* Comme les préceptes d'*Hip.* s'accordent toujours assez bien avec les observations, nous en citerons quelques unes. Les Kemchadales vivent d'alimens putréfiés : ils font un trou dans la terre, ils le remplissent de poissons auxquels ils laissent subir la fermentation putride. Cette nourriture infecte est un régal pour eux qui ne les incommode

nullement et dont il seroit même très-nuisible de les priver, comme on peut s'en convaincre d'après les expériences faites sur 12 Kemchadales que la reine Elizabet avoit fait venir à Petersbourg. Les Kalmouks mangent de préférence la chair des animaux morts de maladies, sans que le feu et les assaisonnemens en corrigent la mauvaise qualité; ils sont sains et robustes. Quelle ne doit donc pas être la prudence d'un médecin, l'orsqu'il prescrit des alimens à son malade? il doit non seulement avoir égard à la quantité et à la qualité de ceux qu'il prenoit dans l'état de santé, mais il doit encore prendre en grande considération l'heure et le nombre des repas.

Hip. nous prescrit encore d'observer si les habitants du pays où l'on pratique, sont paresseux et ennemis du travail, ou bien s'ils aiment l'occupation et l'exercice. En effet l'habitude peut beaucoup sur les forces motrices : elles diminuent par le repos et prennent un surcroît d'énergie par l'exercice. Les personnes de la ville plus adonnées à l'oisiveté, ne pourroient jamais supporter les rudes travaux de la campagne. Celui qui vit paisiblement dans son cabinet occupé à des études sérieuses, ne résiste que difficilement à de longues marches. L'oiseau qu'on a tenu long-temps dans une cage, ne sait plus, en sortant, faire usage de ses ailes. On voit des portefaix maigres et vieux sontenir le poids de fardeaux énormes avec plus d'aisance, que d'autres individus d'une taille, d'une jeunesse et d'une force supérieure. Il faut s'accoutumer de bonne heure à l'exercice et aux travaux; ils nous font supporter plus aisément la douleur. *Labor callum obducit dolori.* Les professions introduisent par l'effet des

habitudes qu'elles font contracter, de grandes modifications dans le corps de l'homme. Aussi c'est d'après cette observation vraie et fondée sur la saine experience, qu'on nous prescrit journellement de faire la plus scrupuleuse attention à la profession de l'individu malade... Peut-on attribuer la facilité d'un exercice qu'en donne l'habitude à l'effet d'un changement méchanique que reçoivent les organes par la répétition habituelle de cet exercice. *Barthès* pense que cette facilité est l'effet d'une forme intime et plus puissante que cette répétition donne au principe vital ; on en trouve la preuve dans un membre symmétrique qui exécute les mouvemens auxquels son congénére seul a été habitué. On sent combien la conduite du médecin doit varier, selon qu'il a à traiter un homme qui a peu exercé ses forces et celui au contraire qui en fait continuellement une grande dépense. Ce dernier, quoique plus robuste en apparence, résiste moins cependant à la maladie qui chez lui prend souvent un caractère de malignité. Si néanmoins l'autre a mené uue vie oisive, sédentaire ou adonnée à l'étude, il faut craindre les maladies nerveuses et leurs suites qui sont souvent dangereuses par l'anomalie qui les carectèrise.

Il est de la nature de l'homme de veiller et de dormir alternativement, ces deux fonctions de l'être vivant varient, d'après l'influence de l'habitude qui est un obstacle à ce qu'on établisse des règles bien précises sur leur durée : tel ne dort que quatre heures et qui cependant jouit d'une aussi bonne santé que tel autre qui est accoutumé à passer les douze heures, enseveli dans le sommeil le plus profond. Il seroit dangereux de vouloir brusquer tout-à-coup

ces habitudes, ainsi que celle qui veut qu'on se livre au sommeil après le repas. Il est des personnes qui ne pourroient jouir de ce bienfait que la nature nous a donné pour oublier un moment nos misères humaines, si elles étoient privées de certaines circonstances : on lit dans *Gemelli Careri*, qu'étant dans la Chine il fit route avec un Tartare qui toutes les nuits étoit obligé, pour pouvoir s'endormir, de se faire frapper quelque temps avec des baguettes sur le ventre. On trouve dans *Baglivi* que celui qui est habitué à dormir auprès d'une cascade ou d'un moulin, se livre difficillement au sommeil, s'il vient à changer de maison. L'un ne peut se livrer au repos, s'il n'est enfoui dans un lit artistement et mollement fabriqué ; l'autre dort partout où il se trouve et le corps le plus dur lui sert de matelas comme de coussin. Toutes ces circonstances relatives au sommeil doivent être pesées avec soin, lorsqu'on a entre ses mains un malade qui en est privé et auquel il est urgent néanmoins de procurer la douce jouissance de calmer ses maux.

L'habitude établit aussi son empire sur les fonctions secrétoires et excrétoires. Absolue dans ces cas comme dans tous les autres, elle rend certaines secrétions plus abondantes que la nature ne l'exige, sans qu'il s'en suive un danger aussi pressant que si l'on venoit à les supprimer tout-à-coup. *Ricther* a vu que ceux qui sont condamnés à travailler aux mines de mercure, éprouvent les premiers jours un flux abondant de salive ; si on les force de continuer leur ouvrage, ils cessent de cracher et périssent par la suppression de ce flux. Il est des personnes de l'un et de l'autre sexe qui, d'après une longue habitude, font de la liqueur par essence

une dépense considérable à laquelle ils sont forcés quelquefois de condescendre, malgré leur dépérissement et les cris de leur raison. Nous le voyons dans ces infortunés qui adonnés aux fugitifs plaisirs de la chair, s'avancent à chaque jouissance d'un pas de plus vers le tombeau. Je ne crois pas qu'on puisse tout-à-coup leur interdire ce moyen destructeur qui modéré par gradation, leur rendroit la santé, sans encourir les risques d'une privation subite. Tel est le cas des jeunes veuves qui se trouvant privées tout-à-coup des doux plaisirs de venus, sont exposées à l'histericie, la mélancolie, la nyphomanie et la manie. *Barthès et Grimaud* observent que l'habitude fait revenir assez généralement divers besoins de la vie, et que souvent ces besoins sont oubliés, si on laisse passer l'heure de les satisfaire : en sorte que lorsqu'on a l'habitude d'aller à la garde robe plusieurs jours de suite à une heure déterminée, ce besoin se fait sentir pendant assez longtemps constamment à cette même heure. C'est d'après cela qu'est fondé le sage conseil de *Locke*, qui recommande aux personnes constipées de se présenter à la selle chaque jour et à la même heure. De toutes les secrétions sur lesquelles l'habitude peut avoir quelqu'influence, les menstrues sont celles qui demandent la plus grande attention (5). Leur suppression aux époques accoutumées peut engendrer une infinité de maladies, qu'on ne guérit qu'en rappellant cet écoulement. Les moyens propres pour le rappeller, doivent sur-tout être

---

(5) *Magna enim res est consuetudo, præsertim in excretionibus ut docent menses retenti quæ plurima et mira malorum genera excitant.* Sanctorius.

tentés

tentés aux temps où cet écoulement avoit principalement lieu.

Je n'entrerai point dans de grands détails relativement aux modifications qu'éprouvent les passions par l'effet de l'habitude. Je me contenterai de dire que c'est elle qui appaise leurs flots tumultueux qui, portant le trouble et la désolation dans l'intérieur de nôtre ame, précipitent souvent la ruine du corps. La colère ne produit plus sur celui qui y est habitué, ces ravages affreux dont elle se sert pour bouleverser la machine. L'amour émousse ses flèches contre son bouclier forgé par le temps. La peur ne nous montre plus ces fantômes imaginaires dont elle fascinoit nos yeux. La joie cesse de nous faire goûter ses premières jouissances. L'avarice, l'ambition et la haine versent à grands flots leurs poisons séducteurs dont l'habitude rend leurs effets plus meurtriers et plus difficiles à détruire.

C'est surtout dans l'usage journalier que l'on fait des remèdes et des poisons que l'empire de l'habitude se fait manifestement observer. *Avicennes* dit qu'on ne doit point habituer la nature aux médicamens; car dès lors leurs effets deviennent nuls et trompent l'attente du médecin. *Cataplasmata permutari ex certis intervallis quamvis iisdem viribus sint, si debeant sanare, quia natura contemnit consueti pharmaci vires.* Ce que dit *Aristote* des cataplasmes s'étend universellement sur la plûpart des moyens propres à l'art de guérir. Les évacuans ne produisent plus leurs effets: *Brassavolus* et *Bodœus* constatent par nombre d'exemples que les drastiques sont impuissants chez ceux qui y sont habitués. Le professeur *Fouquet* a connu un homme

qui ne pouvoit être purgé que par une médecine de maréchal. Les évacuans deviennent quelquefois par l'habitude d'une nécessité indispensable, comme on peut s'en convaincre par l'usage des saignées (5) et des émontoires. Les altérans dont les effets ne peuvent avoir lieu que par un usage long et continué, demandent dans leur administration une main exercée et qui sache apprécier les temps où ils doivent être changés (6). Les poisons qui vont en droite ligne attaquer le principe de vie sur son trône, perdent par l'effet de l'habitude leur propriété destructrice. La femme d'athènes citée par *Galien* et l'histoire du roi Mithridate en sont des exemples frappans. On lit dans les voyages de *le Blanc* qu'un homme s'étoit accoutumé par degrés à prendre du poison à grandes doses et que les chairs en étoient devenues si vénéneuses, qu'elles donnoient la mort aux mouches qui les suçoient. *Avicennes*, d'aprés le rapport de *Ruffius*, dit qu'une jeune fille se nourrissoit de plantes vénéneuses tellement que ceux qui avoient l'imprudence de se livrer à ses embrassemens, trouvoient la mort où ils croyoient recevoir une nouvelle vie. Nous savons que les persans font un grand usage de l'opium, afin d'exciter le courage et pour

---

(5) *Quantum potes, abstine phlebotomiâ : si quis autem senum assueverit, continuabit.* École de Salerne.

(6) *Declarabimus, medicamenta eatenùs operari, quatenùs inter naturam et medicamenta conservatur discordia, quandò verò assuescimus venenis et medicinis, tunc natura, medicimenta et venena invicem talem contrahunt pacem et amicitiam, ut nullum ampliùs sequatur certamen.* Sanctorius.

être plus propres à l'acte de la génération, comme dit *Fallope*. *Grose* dans son voyage aux indes orientales rapporte que les portefaix en prenent jusqu'à une once chaque fois sans en être incommodés ; ils attribuent à cette substance l'aisance avec laquelle ils supportent les travaux les plus pénibles. Ce remède dont les propriétés produisent des effets merveilleux, lorsqu'il est administré par une main sobre, demande cependant beaucoup de prudence et de sagacité de la part du médecin. Néanmoins l'irritation qu'il produit sur l'estomac, peut devenir un besoin par l'habitude (*Barthès*) ; de là vient que ceux qui y sont habitués et qui s'en privent à l'heure ordinaire, éprouvent des langueurs et des anxiètés dont le vrai remède est, selon *Boerrhave*, une boisson composée avec du vin et un peu de poivre.

Je n'exposerai point quel est le respect qu'on doit aux habitudes dans les maladies. Leur pouvoir y est presque aussi étendu que dans l'état de santé. (7). Cependant *Sanctorius* objecte, d'après *Galien*, que dans les maladies très graves il faut éloigner entièrement les choses accoutumées, si elles s'opposent à la guérison ; car l'indication prise de la maladie et de sa nature prévaut sur l'habitude. Mais ils veulent qu'on accorde quelque chose dans les maladies légères. (8). Je passerai aussi sous silence ce qui a rapport à la périodi-

---

(7) *Nec verò in sanis solùm maximam vim habet consuetudo, sed etiam in ægris.* Hip. *de victu acutorum.*

(8) *In gravissimis morbis à consuetis penitùs est recedendum, si illa obsint ad curationem. In levioribus verò affectibus aliquid consuetudini tribuimus.* Sanctorius.

cité et à cette manière d'être particulière à la nature qui fait, que sous l'impression des mêmes causes matérielles morbifiques, l'un est presque toujours en proie aux affections cérébrales, l'autre aux affections de poitrine, celui-ci aux lésions du bas ventre et celui-là à des fièvres de tel ou tel caractère. L'influence de l'habitude est si absolue qu'elle parvient à familiariser l'homme avec l'état même de maladie; de sorte que cet état est souvent d'une nécessité indispensable, pour pouvoir maintenir la santé : c'est ce qui a fait dire à *Hip.* que ce qui étoit maladie dans un temps, ne l'étoit point dans un autre. Les saignemens du nez chez le jeune homme qui est habitué à cette sorte d'évacuation, sont aussi nécessaires pour le maintien de sa santé, que les hémorroïdes le sont pour la conservation de celui qui a atteint l'âge viril. Il y a de vieux ulcères dont la cure radicale ne peut être tentée sans danger, surtout chez le vieillard. Les praticiens en établissant des émontoires, principalement ceux qu'on laisse subsister longtemps, doivent bien peser toutes les circonstances ; dabord relativement à l'incommodité où ils exposent le malade et en second lieu relativement à la difficulté où l'on est souvent de les supprimer, lorsque les besoins ne les exigent plus.

Jettons un coup d'œil rapide sur l'influence de l'habitude quand aux sens externes. Elle les perfectionne ou les modifie, d'après l'usage que l'on en fait. En général, les peuples les moins civilisés jouissent de toute l'énergie des sens externes, parce que le besoin les autorise à les exercer journellement. Les nations policées au contraire ignorent

ou ne savent point tirer tout le parti possible de ces surveillans agiles que la nature nous a donné. Il faudroit que la nécessité, puissante ennemie de l'habitude, nous forçat à les employer plus souvent que nous ne faisons. Les sens externes contractent dans l'état de société des habitudes qui parroissent étrangères et surnaturelles à ceux qui n'y sont point accoutumés. Ainsi les Banianes trouvent un délice à manger le poivre et l'assa-fœtida. Les Tartares se nourrissant, dès leur plus tendre enfance de la viande crue de cheval, la regardent comme le mets le plus exquis. Les Siamois aiment beaucoup les œufs pourris. Les Peruviennes ont toujours du tabac en rouleau à la bouche. L'odorat se fait aussi des habitudes. » *mon collet de fleurs sert à mon nez*; dit *Montaigne*, *mais après que je m'en suy vestu trois jours de suite, il ne sert qu'aux nez assistans.* » L'un aime l'odeur du musc, celui-ci la déteste. La même odeur qui ranime une sultane, fait évanouir une française. Personne n'ignore quelles sont les souffrances de ceux qui habitués au tabac, s'en trouvent privés tout-à-coup. L'ouie perd beaucoup de sa sensibilité par l'habitude. » *Les mareschaulx, meusniers, armuriers, ne sçauroyent demeurer au bruit qui les frappe, s'il les perçoit comme nous.* » (Montaigne.) Il ajoute plus loin : » je loge chez moy en une tour, où à la diane et à la retraicte une fort grosse cloche sonne tous les jours l'ave-maria. Ce tintamarre estonne ma tour mesme : et aux premiers jours me semblant insupportable, en peu de temps m'apprivoisa de manière que je l'oy sans offense, et souvent passe sans m'esveiller. » On sait qu'il existe une grande dispute sur la musique; l'un

préfére l'italienne et l'autre la française. *Non nostrum....... tantas componere lites.* Au reste, je dirai avec *Duclos* qu'il entre beaucoup d'habitude dans le plaisir que cause la musique et les différens peuples peuvent fort bien différer de goût, sans avoir tort ni raison. La vue contracte des habitudes, au point que ce qui paroit étrange à l'un, est ce qu'il y a de plus naturel pour l'autre. *L'accoutumance ainsi nous rend tout familier.* Un costume nous paroit ridicule, parceque nous ne sommes pas habitués à le voir. Si l'on n'exerce point la vue, la faculté de voir s'altère, ou même quelque fois se perd. Un misérable s'en trouva entièrement privé, sortant d'une prison fort obscure où il avoit été long-temps enseveli. Ceux qui sont habitués à la lecture, lisent beaucoup plus long-temps sans se fatiguer, que ceux qui n'y sont point accoutumés, quoiqu'ayant la vue meilleure. L'usage rectifie beaucoup cet organe; ainsi les ingénieurs, architectes et arpenteurs ont en général le coup d'œil plus sûr que nous et savent apprécier avec plus de justesse les différentes dimensions. L'organe du tact acquiert un nouveau degré de perfection par l'usage habituel que l'on en fait. Il y a des aveugles qui distingent fort bien les cartes au simple tact. J'ai oui dire au *Citoyen Dumas, célèbre et illustre professeur dont l'école de Montpellier a droit de se glorifier,* qu'un organiste hollandois lisoit les notes de musique en faisant courir les doigts sur le papier : peut-on voir une perfection plus forte du tact par l'habitude.

" L'empire de l'habitude est si absolu, qu'il est difficile et en outre dangereux de vouloir le renverser tout-à-coup.

Les efforts pour l'arracher doivent être d'autant plus difficiles qu'on s'approche davantage de la vieillesse. Car elle nait dans l'enfance ; elle se fortifie dans la jeunesse ; elle s'enracine de plus en plus dans l'âge viril ; elle est enfin indestructible dans la vieillesse. Les habitudes qui flattent nos sens sont, je crois, une des plus difficiles à détruire ; d'abord à cause des jouissances qu'elles nous procurent et dont on ne veut point aisément se départir ; en second lieu à cause de l'attrait que nous avons pour l'habitude et qui, comme dit *Rousseau*, vient de la paresse naturelle à l'homme. On fait plus aisément ce qu'on a déjà fait ; la route étant frayée en devient plus facile à suivre, surtout lorsqu'on la trouve émaillée de fleurs agréables et odoriférantes.

Le précepte de ne se faire que quelques bonnes habitudes, exposeroit sans doute l'homme à moins de maladies et rendroit son bonheur plus certain : car on peut dire que plus l'homme a de besoins, plus la somme de ses infirmités s'accroît ; et réciproquement moins la nature est tyrannisée par nos nécessités factices, plus elle a de force et plus elle est capable de résister aux causes nombreuses qui lui disputent la jouissance de notre santé. Cependant le conseil le plus prudent est de s'habituer à tout, sur-tout dans l'état de société où nous sommes sujets à mille revers et aux caprices de mille autres personnes qui nous forcent souvent d'aller contre nos goûts et nos habitudes. Celui-là seul est le plus heureux qui sait se plier à toutes les circonstances, et qui changeant de lieu comme de condition, peut changer aussi aisément d'habitude. Mais il faut, pour avoir cette douce et rare

prérogative, s'y prendre de bonne heure et ne point faire comme le paysan d'Horace, qui arrivé au bord d'un fleuve, attend pour le traverser que toutes les eaux se soient écoulées; *at ille (amnis) labitur, et labetur in omne volubilis ævum.*

Tel est, ILLUSTRES PROFESSEURS, le foible opuscule qu'un de vos élèves ose vous présenter. S'il y a quelques bons principes, ils sont le fruit de vos leçons; heureux et mille fois heureux, s'il peut en avoir été le fidéle interprête.

FIN.

PROFESSEURS DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE *DE MONTPELLIER.*

Médecine légale.	G. J. RENÉ, Directeur.
Physiologie et Anatomie.	C. L. DUMAS. . . . .
Chimie.	J. A. CHAPTAL. . . . .
Matière médicale et Botanique.	A. GOUAN. J. N. BERTHE.
Pathologie.	J. B. T. BAUMES. P. LAFABRIE.
Médecine opérante.	A. L. MONTABRÉ. V. BROUSSONET.
Clinique interne.	H. FOUQUET. J. PETIOT.
Clinique externe.	J. POUTINGON. A. MEJAN.
Accouchemens, maladies des femmes, éducation physiq. des enf.	J SENEAUX. J. M. J. VIGAROUS.
	J. VIRENQUE, Conservateur.